

1081
ANNALES
DE LA PROPAGATION
DE LA FOI



EVNT
ERGO
DOCET
OMNES
PENTES
BAPTIZA
PROMPT
ATRIS E

ECCE
DISCV
SYM
DNIB
DIEB
PQUEA
SUMMA
ECVLO



TERRA AVTEM
ERAT INANIS ET VACVA

Th. u. u. u.

PARAISANT TOUS LES DEUX MOIS

LYON, rue Sala, 12. — PARIS, rue Cassette, 20.



MONGOLIE SUD-OUEST

Ce qu'ils font pendant l'hiver

Par le R. P. VAN OOST

DE LA CONGRÉGATION BELGE DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE
MISSIONNAIRE A OU-KIU-NIEOU-YAO-TSE

Pour les missionnaires des Ortos, l'hiver est le temps de la grosse besogne. Quand revient avril, ils respirent plus à l'aise; notre fidèle correspondant profite de ses premiers moments de loisir pour croquer ce qu'il a vu pendant la rude saison et nous en faire un joli tableau de mœurs chinoises.

USQU'ICI notre T'oemet est avant tout et uniquement un pays agricole, et c'est un malheur. Les périodes de sécheresse, les tempêtes de sable viennent trop souvent ruiner les moissons. L'absence de toute industrie condamne à l'inaction pendant les longs mois d'hiver, on ne gagne rien à l'époque des froids, on doit vivre de la récolte d'automne et la misère est souvent affreuse lorsque cette récolte fut insuffisante.

La débâcle du Fleuve Jaune annonce la vie renaissante. On charrie le fumier aux champs, peu à peu les labours deviennent possibles, le travail reprend.

Je revenais d'In-tsiang-yao-tse il y a quelques jours, lorsque je fus témoin de la débâcle des glaces.

Nous cheminions sans songer à rien le long du

Hoang-ho, quand soudain les mules du char donnèrent des marques d'inquiétude. Un bruit sourd et grave venait du fleuve; la surface glacée ondulait lentement sous la poussée de l'eau montante, se fendait en crevasses par lesquelles fusaient des jets d'eau, taris bien vite pour réparaître autre part. Sauter vivement à bas du char, nous précipiter à la tête de l'attelage, qui montrait des dispositions évidentes de s'échapper en un galop furieux, fut l'affaire d'un instant.

Sans violence, mais d'un mouvement irrésistible qui s'accélérait, l'immense banquise dérivait vers l'Est, éraflant les bords, réduisant en miettes les blocs de glace jetés sur les accôttements. Une plainte lugubre, faite de chocs, de craquements, de longs crissements, montait de ce chaos. Tantôt on aurait cru voir un troupeau compact de marsouins culbutant dans les vagues; ou des bêtes apocalyptiques, dressées brusquement pour le corps à corps, se jeter l'une contre l'autre pour disparaître ensemble sous l'assaut de nouveaux combattants. Puis ce fut une falaise tourmentée et chaotique dérivant d'une pièce et balayant tout sur son passage. Et l'on se sentait en présence d'une force aveugle et formidable qui pulvériserait tout obstacle avant d'aller se disloquer dans les rapides au sud de T'ouo-t'ch'eng.

Pendant une demi-heure nous suivîmes les bords du fleuve, maintenant, à grand effort de muscles tendus, nos pauvres bêtes qui ne se calmaient pas. Elles tiraient sur le mors, ou même — comme si elles venaient chercher protection — cachaient leur tête contre notre épaule lorsque des masses plus terrifiantes semblaient se précipiter vers elles. Et nous les sentions frémir et trembler, ne trouvant pas dans leur pauvre cervelle d'animal l'explication de ce phénomène étrange et subit.

L'hiver est donc fini, le travail va reprendre, le temps du *dolce farniente* est passé.



Avec le sol gelé à trois pieds de profondeur, dans la plaine chauve sur laquelle passent les grands vents d'ouest, les travaux agricoles sont forcément réduits à rien et nos paysans se reposent. Cela, oui ! c'est la caractéristique de l'hiver, sa physionomie bien spéciale qui se répète tous les ans. On y compte. Le travail semble une anomalie, une perturbation des lois naturelles qu'on n'accueille qu'en rechignant et dont on se débarrasse le plus vite possible. Autant l'on est actif en été, alors que les longues heures du jour ne suffisent pas pour abattre la besogne et qu'on empiète sur la nuit, autant on se la coule douce pendant les mois de froids excessifs. Cette vie de marmotte est celle du très grand nombre de nos ouvriers agricoles. Ils ne mangent pas tous les jours à leur faim, lorsque la récolte ne fut pas fameuse, mais ils se laissent vivre et dorment comme des bienheureux.

Naturellement, ils ne se lèvent que lorsque le soleil paraît à l'horizon et ils se couchent avec les poules. Lorsqu'il fait froid dehors on est si bien sur le k'ang ; cela épargne l'huile de la lampe, le feu du foyer ; et puis : qui dort dine !

Peut-on appeler besogne ces promenades autour du village et aux abords des routes, une corbeille sur l'épaule et un léger trident à la main, à la recherche de combustible ? On ne va pas loin et pour cause, chaque village ayant des chasseurs de ce genre. On muse à tout bout de champ. On regarde ce qui passe. On fait un brin de causette ou l'on grille une petite pipe à l'abri du vent, dans quelque coin ensoleillé. Cette récolte de fumier ou de débris de chaumes n'est pas toujours très fructueuse, aussi les familles pauvres doivent-elles être avares de combustible. Les tiges de sorgho et de chanvre ne durent pas pendant tout l'hiver. Le bœuf — malgré sa bonne volonté — ne

donne pas tous les jours la quantité de bouse suffisante, et ceux qui n'ont pas d'autres ressources claquent souvent des dents sur un lit-fourneau presque froid.

D'autres vendent quelques boisseaux de grains, et, munis de numéraire, passent le fleuve glacé pour s'en aller chercher une charretée de lignite à deux jours d'ici. Ces expéditions, parfois très pénibles par les journées de bourrasques, sont limitées au strict nécessaire et la mère de famille est priée d'user d'économie.

Enfin, il y a des paysans plus à l'aise possédant deux ou trois attelages qu'ils ne veulent pas inutilement nourrir pendant tout l'hiver et qui font des charrois de marchandises ou de charbon pour les maisons de commerce en ville. A voir la quantité de charrettes qui défilent sur la grande route de Pao-t'eu à la Ville-Bleue, on aurait l'impression que tout le monde se livre à ce trafic. C'est une illusion. Le nombre de charrettes à bœuf est si considérable dans la contrée que ces longues caravanes n'en représentent qu'une infime partie. Il est juste de dire que les transports régionaux ne donnent pas de forts bénéfices à ceux qui s'en chargent et que, depuis quelques années, ils courent tant de risques d'être réquisitionnés par des soldats en maraude, que beaucoup préfèrent s'abstenir.

L'hiver est donc, pour la généralité, l'époque du repos, des longues parlottes, des nombreuses visites et des mariages.



Ah ! se réunir pour causer et discuter pendant des heures, accroupis autour de la lampe en fumant avec béatitude d'innombrables pipettes de tabac blond, quelle jouissance ! Ou bien, sous un prétexte quelconque : ancienne affaire à régler, dettes à exiger, fiançailles à conclure, s'en aller de village en village au petit amble de son cheval, ou à califourchon sur un petit baudet frétilant, ou même *pedibus cum jambis*, le baluchon sur l'épaule et le bâton à la main !

C'est incroyable ce qu'on rencontre de voyageurs de ce genre, qui s'en vont surtout pour voir du monde, pour entendre des nouvelles et pérorer à perte d'haleine !

Pas de gens plus sociables que nos Chinois. Pas d'hommes qui aient plus de plaisir à être en compagnie, qui aient plus besoin de se réunir. La solitude leur est insupportable. Ils doivent voir de nombreuses figures, se sentir les coudes, entendre causer. Aussi, lorsqu'ils sont entre amis, perdent-ils la notion du temps. On est si bien à jaser ainsi de mille et une choses ! Ils sont tout au plaisir du moment présent, les affaires sérieuses auront leur tour plus tard. Et, s'ils reviennent bredouilles, s'ils ne sont pas parvenus à rentrer dans leurs fonds — c'est si souvent le cas ! — ils ne regrettent pas cette démarche inutile qui leur donna l'occasion de voir du monde. On dirait presque qu'ils sont contents d'avoir un prétexte pour faire une visite ultérieure. Ils ont contenté leur fringale de longues conversations ; ils ont appris quelques nouvelles qu'ils développeront et commenteront à leur retour, les voilà heureux !

Et, comme toujours, ce bonheur n'a rien d'exubérant. Le Chinois jouit en dedans, sans éprouver le besoin d'extérioriser ses sentiments. Il paraît froid ; il est renfermé et son extérieur imperturbable est capable de donner le change. Jamais on ne se douterait, par exemple, avec quel bonheur il reçoit une invitation à un mariage. L'assistance aux noces, qui se font presque toutes pendant l'hiver, est pour lui une jouissance non pareille, et ce qui le prouve, c'est qu'il ne refuse jamais. Il a peut-être une longue route à faire, le froid est excessif, l'ouragan fait rage, qu'importe !... Il devra payer quelques centaines de sapèques comme cadeau aux parents de l'époux ; il s'y résigne volontiers.

Ah! le brouhaha d'une noce! Ce tohu-bohu joyeux de nombreux invités s'agitant sur un espace restreint et pareil à une fourmilière en activité. Ce sont des chars qui arrivent, des chevaux ou des ânes sur lesquels des femmes nippées sont juchées. C'est le chassé-croisé des salutations, des propos rieurs, des bons mots et des plaisanteries. Dominant tout ce tumulte, c'est l'aigre musique des ambulants pouilleux loués pour la fête. Ce sont des pétards qu'on décharge, des roulements de tambour et des grincements de cymbales, puis les ordres brefs jetés par le maître de cérémonie, les solennelles salutations des jeunes époux. Et puis, assis au banquet traditionnel, on pérore, la coupe de genièvre à la main, tandis que les serveurs apportent les plats, remplissent les tasses et courent autour des invités. La maison est peut-être bien petite, la bourrasque fait claquer la toile du pavillon sous lequel le festin est servi aux invités par groupes, il faut qu'on attende son tour, on est un peu pressé dans la foule... tout cela, c'est de la joie collective, du plaisir mis en commun. On entend des enfants qui piaillent, les femmes dans le gynécée qui rient et s'esclaffent; la grosse joie éclate de toutes parts, tandis que les chalumeaux des musiciens jettent leurs arabesques barbares.



Et, s'il en est ainsi pour les hommes, que diré de ces pauvres femmes presque toujours recluses ou du moins ne sortant guère de leur village. Elles ne connaissent ni les villes ni les marchés. Leur horizon ne s'étend pas au delà des champs qui les entourent. Une ou deux fois par an, lorsque les circonstances le permettent, elles sont cahotées dans une charrette jusqu'au village voisin où se donne la comédie. Leurs voyages ordinaires ne vont pas plus loin que la demeure paternelle. Le monde, pour elles, est renfermé

dans un cercle étroit que leur imagination atrophiée ne franchit pas.

Et voilà qu'on les invite à une noce ! Joyeuses et pimpantes, vêtues de leurs plus beaux atours, des fleurs artificielles dans les cheveux, outrageusement fardées et peintes, elles s'en vont vers cette fête qui représente pour elles le paradis sur terre. La route est mauvaise, les cahots du char sont continuels, une grosse touloupe les défend à peine contre les morsures de la bise...

Mais lorsqu'on a fait son entrée dans la cour, le papillon dépouille sa chrysalide. La femme met pied à terre, rejette ses fourrures et, souriante, se dirige vers la maison. Elle voit et elle est vue : double jouissance ! Et puis elle prend place au milieu d'un essaim de compagnes qui jabotent à qui mieux mieux. Aucun souci ne la prend, aucun soin ne la réclame. Ce sont des heures et parfois des jours de frairies au milieu du monde, de la joie, de la musique ! Jamais, dans ses rêves les plus dorés, elle n'a eu une vision de félicité supérieure... et elle jouit de toute son âme !

.
Les travaux des champs vont reprendre, la saison des mariages est terminée, le plaisir et le farniente sont finis : c'est la vie de labeur intense qui recommence.

